COMME ON S'AMUSE !

Il y a une vieille chanson qui dit :

« Messieurs les étudiants s'en vont à la Chaumière
Pour danser le Cancan et la Robert-Macaire... »

La chanson a survécu à la Chaumière, remplacée aujourd'hui, sur le boulevard extérieur, par de belles maisons, et aussi à la Robert-Macaire, danse disparue. Le Cancan existe toujours, mais fort dégénéré. Ses héros et ses adeptes ne sont guère plus des amateurs, de futurs notaires, de futurs professeurs, parfois de futurs ministres, mais des industriels qui s'exhibent sur les planches et « travaillent », non pour leur plaisir. Cependant, les bals du quartier Latin ont toujours leur public, leur réputation, leur entrain, sinon comparable à celui d'autrefois, du moins bien plus franc que celui du bal de l'Opéra. La jeunesse s'y amuse encore.

Si je loue la jeunesse de s'amuser, si je la loue d'être jeune, il n'est pas besoin de le dire ! La sagesse, en toute matière, consiste peut-être précisément à savoir comprendre, excuser ou envier les folies. Je ne blâme même pas la couronne de roses que le poète nous montrait, un peu de travers, sur les cheveux blancs d'Anacréon. Mais pour que les gens qui ne s'amusent plus puissent défendre et louer ceux qui s'amusent encore, il faut que leurs plaisirs soient sains et qu'il y ait une sorte de mesure jusque dans l'extravagance. Cette mesure, il paraît que mes jeunes camarades du quartier Latin l'ont oubliée ces jours-ci, et je ne puis leur cacher le chagrin qu'en éprouve un de leurs « anciens », qui n'a pas manqué, en son temps, à la belle tradition joyeuse de la basoche. Et nous allons en causer, en liberté.

Là-bas, bien loin, à côté du mur où Ney fut fusillé, il y a un bal qu'on appelle le bal Bullier, du nom de son fondateur (que j'ai connu, hélas!) ou qu'on nomme encore, de façon plus poétique, la Closerie des Lilas. La salle de bal, en effet, donne accès sur un jardin, fait de bosquets aussi discrets et aussi parfumés que les bosquets du jardin d'Armide, et où les lilas font rage au printemps. Endroit charmant, où, dans les chaudes journées d'été, fuyant la triste chambre garnie des pensions d'étudiants, j'allais préparer mes examens, — ce qui explique, tant l'endroit était charmant avec ses visiteuses,— que j'aie mis un peu de temps à les passer ! Le bal Bullier a sa célébrité et sa légende. Béranger, dit-on, y alla un jour au bras de Lisette et fut acclamé : il est vrai que la critique historique, impitoyable, a depuis assuré que le Béranger de Bullier n'était autre que notre confrère M. Tony Révillon, qui lui ressemble. Mais qu'importe ? A défaut de Béranger, son esprit vivait dans ces réunions de la jeunesse. Elles inspirèrent même la curiosité la plus vive à de fort grandes dames de l'Empire, qui y allèrent un soir, furent traitées en simples « étudiantes » et ne s'en trouvèrent pas mal, dit-on. C'est là qu'à la suite du concours annuel des hôpitaux, les étudiants donnent un bal pour eux seuls, le bal de l'Internat; et c'est à ce bal que se sont passées les tristes joyeusetés qu'on a racontées et commentées, et dont il faut aussi parler ici, dans un journal qui n'est ni morose, ni ennemi du plaisir, mais où il est permis de se rappeler que le bon Horace, un « viveur », appelait les grâces « les grâces décentes ».

Le bal de l'Internat a une tradition, comme presque toutes les réunions et les cérémonies de la jeunesse assemblée. L'Ecole polytechnique a ses monômes et la prune prise en apparat chez la mère Moreaux : l'Internat a le *steeple-chase* des danseuses. Il y a, au café qui touche à la salle de bal, une balustrade assez haute, et la tradition est de faire sauter cette barrière aux femmes qui ont dansé le quadrille « infernal », comme disait Gavarni. Les plus hardies sautent, les plus timides se font enlever à force de bras. Je suppose que cet exercice ne va pas sans quelques plaisanteries un peu salées, sans que celles qui s'y livrent laissent un peu voir de leurs jambes, dans « l'envolée blanche des jupons », pour parler la langue du jour. En soi, ce divertissement ne me paraît pas d'un très grand goût. Mais il n'a rien de bien coupable, quand celles-là seules à qui il plaît y prennent part et dans la proportion qui leur convient.

Il paraît, malheureusement, qu'au dernier bal de l'Internat, quelques étudiants, excités par la danse ou le vin, ne se sont pas contentés d'assister au saut de la barrière par les volontaires de ce sport. Ils ont pris les femmes qui se trouvaient là, les ont jetées sur la balustrade, les y ont maintenues de force, retroussant leurs jupes, se livrant sur elles à cette sorte de viol moral qui peut atteindre, blesser et souiller jusqu'à des filles. A-t-on oublié que la courtisane Théroigne de Méricourt, qui n'était pas précisément un parangon de vertu, rencontrée dans les Tuileries par des muscadins, — quelque chose comme les gommeux conservateurs, — fut saisie par eux, fouettée et en mourut de colère et de honte ? Les danseuses de Bullier ne sont pas des vertus. Elles ne sont même plus, sauf des cas rares et heureux, les anciennes étudiantes d'autrefois. Depuis que Mimi Pinson est devenue une femme de brasserie, elle a perdu la grâce, la fantaisie, la réserve même des aimables habitantes de la vieille bohême lettrée et studieuse. Mais, encore une fois, l'homme qui aime les femmes, qui est digne de les aimer, les respecte toujours dans une certaine mesure. Pour moi, au point de vue d'une moralité plus haute que le courant usage de la vie, j'aime mieux l'homme impertinent avec une grande dame que l'homme grossier avec une malheureuse. C'est bien assez que celles-ci subissent tant de fatalités sans qu'on emploie vis-à-vis d'elles cette chose ignoble : la force. La grossièreté envers une femme laisse toujours une tache sur un homme : cette tache, Musset l'a gardée, malgré son génie.

Comment donc des étudiants, c'est-à-dire des hommes jeunes, ayant les délicatesses des cœurs que la vie a déjà peut-être fait saigner, comment ces hommes jeunes ont-ils pu se laisser emporter à des excès si condamnables ? Je n'en accuse pas leurs sentiments intimes ; je ne les crois pas pires que nous étions. Ils ont seulement écouté le mauvais conseil d'une mode littéraire nouvelle. C'est la littérature, une certaine littérature, qui a fait le mal, mal assez profond et dont l'épisode de Bullier n'est qu'un symptôme entre cent. La littérature romantique faisait des désespérés, qui mettaient une grande somme d'idéal dans l'amour et, trompés, ne s'en prenaient qu'à eux des amertumes de la vie. La littérature joyeuse conseille au contraire le plaisir, donne une philosophie douce, mais, en même temps, ajoute au plaisir une note un peu tendre, respectueuse de la femme, une note « bon garçon et bonne fille » qui est profondément honnête. La littérature triste porte à la cruauté. Il y a une école qui se laisse prendre aux mots d'abord, puis aux idées, qui croit s'affranchir des sentiments en se livrant à l'instinct, qui apporte dans les choses de l'amour un mysticisme funeste, qui fait enfin une mode de tout ce qui est repoussant. C'est cette école qui, plus spiritualiste qu'elle ne le pense, méprise la chair au point que rien ne lui coûte d'en abuser. Elle a eu pour initiateur et pour maître un homme, grand artiste et grand coupable, pris au piège des mots avec lesquels il jongla d'abord, Baudelaire. C'est à lui qu'on doit des récits d'amour qui commencent par des mots pareils :

Un soir j'étais couché près d'une horrible juive !

C'est lui qui veut que les curiosités inavouables de l'amour et les imaginations irréalisables de la passion fassent un martyre de tout amant. Il est le poète qui abrutit à force d'idéal. Son école est nombreuse. Il a des élèves par centaines, qui, en prose et en vers, avec un talent incontestable, ont plus ou moins détraqué notre jeunesse. Le peuple de France, le plus simplement et le plus aimablement amoureux des peuples, devient, chez les fils de la bourgeoisie surtout, tristement érotique, au sens non des poètes grecs, mais des savants qui font de la pathologie. Allier l'idée de la souffrance à la sensation de la volupté est une maladie de l'esprit, bien connue, dont le dernier siècle a donné des exemples fameux.

Les anciens, les grands anciens, aimaient à faire intervenir l'idée de la douleur et de la mort dans leurs plaisirs, mais seulement pour y trouver un contraste avec les joies de la vie et y puiser le conseil de profiter de celles-ci. Ce n'est que plus tard, dans l'ennui des palais impériaux — il paraît que rien n'est plus ennuyeux que d'être tout puissant — que parut ce goût de brutalité et de destruction que certains empereurs mêlèrent à leurs plaisirs. Goût de despote, satisfaction d'un sentiment d'orgueil qui finit par descendre au cœur de certains hommes puissants ou riches, qui trouvaient l'excuse de leur avilissement dans l'avilissement des autres. Il serait prodigieusement funeste que ce sentiment se fît jour et grandît chez nos fils. Le mépris, la haine de l'être à qui on demande du plaisir est un détestable mouvement d'orgueil que rien ne justifie. A tout prendre, j'aime encore mieux les Jocrisses de l'amour que les marquis de Sade du plaisir.

Il semble vraiment que j'aille chercher midi à quatorze heures, et voilà bien des affaires, dira-t-on, pour quelques étudiants un peu lancés qui ont mis des filles à moitié nues. Mais, dans l'histoire des mœurs, tout se tient, tout se touche. Les filles ont pleuré, se sont débattues, se sont évanouies, et, malgré cela, la partie de plaisir a continué. C'est l'apparition, dans les distractions de notre jeunesse, de la brutalité cruelle. Elle a, à certaines époques, corrompu, gâté des peuples entiers. Le goût des supplices a été parfois général, répondant à un effroyable sentiment d'orgueil et d'égoïsme que les masses subissaient sans s'en rendre compte. L'hystérie de la violence, du mal d'autrui, se complique facilement de l'hystérie de son propre plaisir. Ce sont les formes de la corruption des civilisés, qui est notre péril. Ce raffinement littéraire retourne volontiers à la barbarie. C'est à ces choses qu'il faut faire attention. Les parquets, qui n'y comprennent souvent rien, s'effarouchent d'un mot ou d'une description passionnés. Le mal n'est pas là. Il est dans la peinture mystique de passions qui, justement, ne se traduisent et ne se soulagent pas par le grand rire rabelaisien, triomphant, ou par l'entraînement voluptueux et vainqueur. Lisez Sainte-Beuve, sur les imaginations furieuses des timides ! Ils sont capables de tout rêver, au moins, et, quand l'occasion les transporte, de tout réaliser. Bonne jeunesse, laissez-là les rêveries, les mystiques désirs, les recherches inquiètes des lettrés : aimez à la bonne franquette. Soyez dupes plutôt de votre naïveté que dupes des modes sottes et maladives. S'il faut que quelqu'un pleure, que ce soit vous, quand Nichette est partie ; rougissez d'une humiliation imposée à une « créature », et que jamais, dans ce Bullier cher à nos souvenirs, une larme de femme ne tombe encore sur le sol : elle brûlerait la terre, et les lilas des jeunes années, dont on garde l'odeur éternelle, ne fleuriraient plus pour vous !

NESTOR.

www.leplaisirdesdieux.fr